

Tangence



La grande tribu (inédit)

Victor-Lévy Beaulieu

Numéro 41, octobre 1993

Interdiscrtivité dans l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025782ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025782ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beaulieu, V.-L. (1993). La grande tribu (inédit). *Tangence*, (41), 131–135.
<https://doi.org/10.7202/025782ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1993

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

DOCUMENT

La grande tribu (inédit)

Victor-Lévy Beaulieu

Ce document se compose des premières pages du roman inédit de Victor-Lévy Beaulieu, La grande tribu. Il est publié avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Alors nourrir les poules comme dans l'aini de n'importe quel matin et puis, pareil à ce que tout le temps je fais aussi, les regarder tandis qu'elles mangent et que moi, ange bientôt déchu assis sur le petit banc, j'attends. Quand ça se laisse faire, de longues heures de même, je pense à rien et personne ne sait plus trop bien où c'est que je peux bien m'en être allé. J'imagine que ce n'est pas très important au fond parce que le bruit, la fureur, l'ombrage et tout ce qui tombe et sombre, il n'y a rien de définitif dedans puisque c'est englué dans le temps et que c'est pareil à tous, voué à l'imprécision, et que quand c'est ainsi, si imprécis, tout ne peut toujours que rester tout inachevé.

Dès que je m'y enfonce comme lorsque je donne à manger à mes poules, je prends ça pour ce que c'est et je ne m'en porte pas plus mal. C'est blanc comme le sont mes poules et ça voyage dans de la tranquillité, même quand il n'y a pas de soleil comme ce matin et que partout dans le ciel les nuages s'ameutent, noirs et lourds. Ils vont pleuvoir bientôt, par grosses gouttes mordorantes et ça aussi, ça ne me fait rien: la pluie ou bien le soleil, j'ai rien à faire dedans, et bientôt ça va être pareil sans doute avec la neige et la glace. Je n'habite pas cette vaste maison dans l'arrière-pays des Trois-Pistoles pour ça. Sinon, aussi bien rester pour

toujours — où? Peut-être ce labyrinthe, y cherchant pour rien le fil de l'épopée, dans la psychiatrie ailée des Lunatiques de la Longue Pointe, là où les journalistes et Francine Grimaldi ne faisaient que téléphoner, bien qu'il soit vrai que je n'aurais pas fait attention à la possible différence car tout en morceaux comme je le suis encore, mais sans l'ombre de la queue d'une douleur dedans, il ne m'en faut pas plus pour me contenter.

Ces poules donc, et les trois canards qui, à défaut de mieux, vont, zigzaguant plumes bariolées, dans cette vieille baignoire que j'ai installée à côté du poulailler, là où poussent bien les sauvages petites fraises, les framboises et les bluets, par grappes pourpres. Il y a le mouton aussi, que j'élève depuis que sa mère est morte. Une fois rendu dans toutes ses grosseurs, ça va faire un beau béliard tout noir de pattes et de face. Le mouton me suit partout et je le trouve plus sympathique qu'un grand chien bicyclette. Je veux dire: la vérité toute nue, c'est que je n'aime pas les grands chiens bicyclettes. Ça jappe tout le temps et parfois ça mord aussi. Alors qu'un mouton, c'est bien mieux: quand tu manges, ce n'est pas toujours après toi et ça ne te regarde pas comme si ça te suppliait de lui donner ta nourriture. Ce lit de paille que je lui ai fait dans la cuisine et cet autre que je lui fait aussi dans ma chambre pour qu'il puisse décider par lui-même de l'endroit où il veut dormir. Des fois, c'est la chambre; et d'autres fois, c'est la cuisine. Le mouton ne me demande pas mon avis et c'est bien qu'il ne me le demande pas parce que je ne saurais pas quoi lui répondre, même depuis que j'ai ce trou dans le crâne. Il n'en a pas besoin et moi non plus.

Quand j'en ai assez de regarder les poules, je remise le petit banc dans le cabanon et je sors du poulailler. Près de la vieille baignoire où les canards pataugent, le mouton broute paisiblement, puis me regarde, puis bêle, et c'est presque inaudible parce que le mouton a la gueule pleine d'herbes et que j'imagine que ça ne doit pas être facile de parler dans ce temps-là. Le regarder trotter vers moi, puis me fait de son museau cette petite caresse sur la main. Chaud et tendre c'est. Je dodiche le mouton à mon tour, sur la tête, là où bientôt les cornes vont se mettre à lui pousser. Partir après ça, là où tout se passe comme si on se tenait par la main, dans de l'amitié, simplement.

Nous marchons longtemps dans les champs. C'est très beau dans l'arrière-pays des Trois-Pistoles parce qu'il n'y a pas grand-chose, rien de plus qu'ailleurs quand l'ailleurs est ici et qu'il n'y a

plus moyen d'en sortir: de la roche, de la terre pauvre, toutes sortes d'arbres, une voie ferrée, avec plein de gros clous rouillés qu'on a oubliés le long des dormants et, en bas de la grande côte, ce petit chemin envahi par la broussaille et qui mène à la Mer océane. Il paraît que c'est un fleuve en réalité mais je suis comme les gens de l'arrière-pays des Trois-Pistoles et je ne veux pas le savoir. Il y a plein d'eau enfin devant moi et ça me suffit. Je ne suis pas très fort dans la précision et, selon le docteur Avincenne, c'est parce que la flèche venue de l'arbalète a manqué son coup et qu'au lieu de m'entrer dans le cœur comme c'était prévu, elle m'a fait ce trou que j'ai maintenant dans le crâne, ce qui explique pourquoi il y a désormais beaucoup d'espace de ce bord-là des choses, et n'importe quoi peut y entrer et n'importe quoi peut en sortir. Je me laisse faire puisque je ne m'en porte pas plus mal qu'avant, bien au contraire. Parce qu'avant, quand l'épopée s'écrivait toute seule sur de grandes feuilles de notaire dans l'appartement de la rue Notre-Dame, j'avais toujours cette douleur à la tête, même que j'étais malade comme un grand chien bicyclette et que je n'arrivais plus ni à manger ni à dormir. Maintenant, n'importe quoi se laisse manger et c'est comme si c'était rien ce que je mange: ça ne me fait mal nulle part.

C'est aussi bien que j'en profite avant que le docteur Avincenne ne me tombe dessus. Et c'est aussi bien aussi que je profite de la Mer océane. Je m'assois sur la grosse roche plate et je regarde. Même si le mouton n'aime pas la Mer océane depuis qu'il a mis son museau dans l'eau salée, il n'en parle jamais. Il a toujours l'air content d'y revenir avec moi même s'il se cache derrière mon corps, sa tête tournée vers le petit chemin par où nous sommes venus à la Mer océane, et qu'il rumine tranquillement l'herbe qu'il a avalée pour son petit déjeuner. C'est bien. Que le mouton soit patient, c'est bien. Parce que moi, je ne suis pas pressé et c'est parfois bien long avant que la Mer océane se décide à entrer par ce trou que j'ai dans le crâne. Sans le docteur Avincenne, je n'aurais pas pensé à m'approprier la Mer océane comme ça et je ne serais jamais venu habiter cette vaste maison dans l'arrière-pays des Trois-Pistoles. Je serais resté dans la psychiatrie ailée des Lunatiques de la Longue Pointe, là où les journalistes et Francine Grimaldi ne faisaient que téléphoner, et je n'aurais que perdu mon temps à parler avec Louis David Riel. Il prétendait qu'il était un métis de Saint-Paul du Minnesota mort depuis 1885, et qu'il ne voulait pas s'en rendre compte. Dans la

psychiatrie ailée des Lunatiques de la Longue Pointe, il disait aussi que c'était moi qui l'étais, mort. Parce que je n'avais jamais de rêves à lui raconter. J'en avais, bien sûr, mais je ne voyais pas la nécessité de lui en parler tout le temps. Lui, il rêvait de grands rêves toutes les nuits. Lui, il disait que c'était à cause qu'on l'avait pendu parce qu'il était un prophète. Lui, il déchirait souvent ses vêtements et, parce qu'il ne voulait pas qu'on voie son petit sexe tout ramolli, il mettait un grand drap sur ses épaules pour dire des vérités comme: J'ai vu l'aigle américain, ses serres tournées du côté du midi, et puis je l'ai vu qui tournait la tête aussi, et il me souriait ainsi qu'au Nord-Ouest parce que, vois-tu, je suis le Pontife-Roi qui doit ressusciter Rome et, ce faisant, créer la Jérusalem nouvelle.

Louis David Riel, me semble qu'il disait bien d'autres vérités que celle-là. Me semble qu'il poussait aussi des beuglements à effrayer n'importe qui. Mais pourquoi prétendait-il qu'en plus d'être le Pontife-Roi, il était aussi un bison et qu'il faisait partie de la sainte triade? Il y avait d'abord le docteur Avincenne qui était un bœuf blanc, monseigneur Bourget qui était un bœuf noir et lui-même, Louis David Riel, qui était un bœuf roux. Moi, je ne comprenais pas grand-chose à tout ça, sauf que j'ai les cheveux roux et que ce n'est pas de naissance que c'est là sur ma tête. C'est à cause de la flèche de l'arbalète qui a manqué son coup. Paraîtrait que quand le crâne est atteint, il n'y a plus rien à faire: on devient roux et on est pris pour tout le temps avec ça. Sauf que moi, ça ne me fait rien d'être devenu roux. J'aime plutôt ça au fond parce que quand je me regarde dans un miroir, je me trouve comique et je ris et je ne suis pas le seul à rire. Le mouton rit aussi, même si c'est à sa façon, en ne faisant rien d'autre que ruminer. Je ne lui en veux pas puisque dans la vie, quoi d'autre faire que ce qui s'y peut? Ce n'est pas la faute de personne si on ne rit pas tout le temps et si on ne peut pas faire rire tout le temps. C'est parce que ça serait trop compliqué de faire autrement. Et moi, dès que la complication ça regarde pour, je ne peux plus être là. File l'anguille sous roche et, même quand ça ne suffit pas, file pareil l'anguille sous roche. Je n'aime pas le trouble, j'aime juste la Mer océane quand elle m'entre dans ce trou que j'ai dans le crâne.

C'est pour ça qu'assis dessus, je reste le plus longtemps possible sur la grosse roche plate, parce que je n'aime pas le trouble. Ce n'est pas parce que j'en ai peur mais parce que je ne

saurais pas quoi faire avec le trouble si ça devait m'arriver. Ça revient à la même chose que si j'en avais peur, mais c'est là le genre de considérations que le docteur Avicenne dit que je ne suis plus trop doué pour depuis que la flèche de l'arbalète a manqué son coup et que j'ai ce trou dans le crâne.